

Corinne Desarzens

---

Sirènes d'Engadine



*camPoche*

« Sirènes d'Engadine »  
a paru en édition originale en 2003  
aux Éditions du Laquet, à Martel,  
dans la collection « Terre d'encre »

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

« Sirènes d'Engadine »,  
deux cent vingtième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le vingt-sixième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de  
Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Corinne Desarzens  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,  
une entreprise du Groupe CPI  
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-216-4  
Tous droits réservés  
© 2008 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*I dà tshertezzas chi fan temma,  
ed intshertezzas chi laschan sperar.*

*Il y a des certitudes qui font peur  
et des incertitudes qui laissent espérer.*

OSCAR PEER  
*Intermezzos*

DÈS que le train entre dans le tunnel, les voix se font plus basses, les veilleuses encore plus tamisées. Tes yeux cherchent leur propre reflet dans la vitre. Les vêtements de randonnée deviennent habits de soirée. C'est un long tunnel, un très long tunnel, un tunnel tout neuf, jalonné de chiffres lumineux, 2, 3, qui surgissent, giclées d'acide, dans le noir. Depuis Zurich, le train a longé un lac d'argent, puis un lac d'étain, sévère, une montagne tombant à pic dedans. Tu te souviens des bateaux effarouchés. 6, 7, 8. Le temps ne s'écoule pas de la même manière, dans un tunnel. Moins vite, plus vite, pas comme avant. Les voyageurs, même s'ils croquent un morceau de chocolat, ont l'air de conspirateurs. À la gare de Klosters, une maison t'a tendu un message sur sa façade, que tu déchiffrais péniblement au moment où le wagon est reparti. Tu as pris tant d'aiguillages avant d'entrer dans ce tunnel. Les conspirateurs ont l'air de savoir très bien où ils vont. 11, 12, 13. Ce tunnel a trente-deux ans de moins que celui du San Bernardino. L'obscurité plonge à la fois dans la terreur, à imaginer, si confortablement installé, les heures, les efforts, la sueur, les migrations, les calculs, les explosifs pour évider, lisser le roc, la distance interminable qui a dû un

jour séparer un chiffre de l'autre, et dans l'expectative grisante, folle, de la sortie. 15, 16. De l'autre côté, ta vie reculera, tu seras plus beau et ce sera le printemps.

Et c'est ce qui arrive. 17, 18. Tu gardes les yeux grands ouverts pour recevoir le coup d'assommoir du soleil ou le crescendo flammé du soir véritable. Tu distingueras peut-être, à travers un reste de brouillard, ce nom bizarre qui scinde en deux les voyageurs, les uns descendus sur le quai vers Pontresina-Saint-Moritz, les autres restés dans le wagon vers Scuol-Tarasp.

Où suis-je? À Susch, où tu choisis entre la Haute et la Basse-Engadine, la première s'étirant jusqu'à la Maloja aux portes de l'Italie, la seconde touchant à la frontière du Tyrol. La tablette du compartiment aplatit ces fiers reliefs en joli plan de métro. Où tu es? Au kilomètre 19, où ne finit pas mais où commence une extraordinaire partie de cache-cache, les villages se déroband ou se ruant vers le train comme de petites armées hâtivement rassemblées, sous les dictons et les bannières de mélèzes. Tu regardes vers l'amont alors que le premier, Lavin, se pelotonne en contrebas vers la rivière. Tu cherches le second, Guarda, accroché bien plus haut à son balcon, hors champ. Le troisième, Ardez, se précipite à ta rencontre alors que tu guettes le nid d'aigle de Tarasp et que le train s'immobilise déjà à Scuol. C'est la montagne, la haute montagne, mais tu te sens comme dans un salon. La haute montagne qui plairait au citadin réfractaire à la seule idée de pâturage. Sans la mer, pourtant là il y

a une éternité de lunes, les saveurs du sud se retrouvent exhaussées sur un lit d'herbe et de pierre. Réunies, l'âpreté nue et la musicalité latine se couchent sous une large mesure de ciel. Sur ta tête, tu tordrais bien les manches de ton sweat-shirt en turban. Car soudain, tout ressemble tellement au Cachemire, au Népal, au Bhoutan des beaux livres caressés du revers de la main. Est-ce dû à la luminosité particulière de l'atmosphère? Quelque chose de festif se répand. La neige sent la pastèque. Les maisons te sautent contre et chaque plante, chaque marche, chaque éclat de granit, chaque couleur est très là. Chaque fraise des bois a plus d'épines, chaque grain de cassis est plus noir, si c'est l'été. Chaque flocon de neige t'atteint, si c'est l'hiver. Tout est si net que tu pourrais séparer et identifier chaque bruit. Les pics ont beau être déchiquetés, ainsi que doit l'être n'importe quel pic sauvage, une grande douceur t'envahit, protectrice non sans majesté. Cette douceur n'insiste pas. Cette majesté ne soulève pas trop haut ses plafonds. L'univers de roc n'exclut pas les jardins luxuriants où gonflent les groseilles à maquereau, les framboises, les amandes, les cerises noires, les grappes de raisins. Les plus grands hôtels vendent du temps, du temps pour vous, du Temps avec une majuscule, servi sur papier recyclé, mieux en accord avec la sobriété de cette vallée alpestre que maîtrise une harmonie supérieure.

Où suis-je? En Engadine.

Qu'y a-t-il de plus beau au monde? Manger un fruit dans l'herbe.

Tu as compté les villages, comme les kilomètres dans le tunnel. Avec lenteur, dans cet ample *largo* après les *pizzicati* du voyage et la décharge de ciel au sortir du tunnel, tu reviens à toi. Tu respires, soulagé. Tu ne sais pas encore qu'à Lavin l'horloge du clocher n'a qu'une seule aiguille, celle des minutes, parce qu'il n'est pas nécessaire de compter les heures. Dire que tu aurais pu passer à côté, comme dans les vers d'Andri Peer que tu ne connais pas encore non plus, où un lac t'avale en entier alors qu'ingrat tu poursuis ton chemin sans le voir. Il faudra déjouer des pièges, ici aussi, probablement, certainement, mais tu pressens que désormais, chaque geste, chaque pas, chaque tomate et chaque morceau de pain découpés au canif sur le rocher paraîtront neufs. Tu respires. Chaque village t'apparaît comme une solution, un cadeau, un nœud défait, à mesure que la vallée, devant toi, s'élargit et s'étage en terrasses.

Dans l'atlas, la Suisse a la forme d'une méduse. Son dos s'appuie à la France et à l'Allemagne, ses amorces de tentacules vrillent vers le sud, l'Italie, la mer, cherchant à se frayer un passage, comme on cherche de l'orteil le caillou, puis l'autre, pour traverser à gué. Une méduse en suspension qu'une édition de l'*Encyclopaedia Britannica* appelle *petit pays d'Europe centrale, situé à l'ouest de l'Europe*. Le plus grand et le moins peuplé de ses cantons, les Grisons, a aussi la forme d'une méduse, comme une Suisse plus petite encastrée dans l'angle sud-est de la Suisse, qui concentrerait en elle la quintessence du

tout : l'herbe la plus goûteuse, l'œillet le plus fluo, le gel à l'écrou le plus serré, le balai posé contre le mur queue en haut, la puissance germanique, le sourire italien qui compose avec l'avidité germanique, le savoir-faire, la technologie la plus pointue, les chèvres de Heidi, l'envie de faire sauter ses coutures, l'envie de partir, loin, et celle, encore plus grande, de revenir. Et c'est dans cet angle que s'insère à son tour la haute vallée de l'Inn, où personne ne va jamais tout à fait par hasard : l'Engadine.

Mais avant la solution, avant le cadeau, avant le nœud défait, il y a de formidables batailles de titans et des défilés de siècles. Avant le tunnel, il y a le col. La Suisse, et particulièrement l'Engadine, passage de rêve entre l'Italie du Nord et les Allemagnes, est une histoire de cols, de chevaux bâtés puis de diligences. Les gorges de Zernez séparent la Haute-Engadine de la Basse. À Tamins, les eaux du Rhin, dans une joie effervescente, rencontrent celles de son confluent inférieur. Derrière, les cartes à jouer s'écroulent l'une sur l'autre avec fracas, puisque chaque carte est un rocher. Le mot gorge fait peur longtemps. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, passé un couvent et une église forteresse, les voyageurs qui viennent du nord osent le col du Splügen pour gagner l'Italie, l'un des trois cols qui, avec la Bernina et le San Bernardino, poncent le front à plus de deux mille mètres. Chacun de ces marchands, de ces mercenaires, de ces pèlerins fait mentir le lieu commun que la montagne dresse un obstacle infranchissable, barricade les peuples et verrouille les cultures. Ils bougent, dans un sens comme dans l'autre. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, quatre

Grisons sur dix s'en vont pour entrer au *service étranger*. Même restée à l'écart de certaines invasions, l'Engadine, morceau de cette ancienne Rhétie aux habitants ligures, illyriens, celtes, n'a repoussé ni les conquérants ni les courants du grand monde. Sentinelles veillant sur deux passages vitaux, le col du Lucmanier et celui du Fuorn, l'abbaye de Mustèr à Disentis et le cloître de Müstair en Engadine, prouvent encore que les rochers ne cadent ni les gens ni les idées dans un univers à part. Ponts, tours de garde ou de guet, postes d'octrois, châteaux forts parlent de menaces et de richesses. Jusqu'à la défaite de la Ligue noire des seigneurs face au déferlement de la Ligue grise des montagnards, vêtus de ce drap rude en laine de brebis noire et blanche dont le mélange donne plus tard son nom au canton.

Si l'Allemagne est une forêt, l'Angleterre une cassette, la France une chambre dans un nuage de Gitanes, alors la Suisse pourrait bien être un tunnel. Plus qu'une vache mauve ou une banque rachetée par les Russes, plus qu'un lingot de chocolat ou un mercenaire au sang d'or. Moins le tunnel qui confine et qui suinte, sujet par excellence de tant de livres, davantage celui de l'excitation réprimée et de la merveille de la technique, surtout celui qui fait sauter le bouchon et relie le voyageur inconnu, dans l'éblouissement, à cette haute vallée où, dans l'ordre ou le désordre, le pied, la main, le nez, les oreilles et les yeux continuent à tenir un grand rôle, ou retrouvent celui qu'ils ont perdu.

*une photo de chasseur*

LA PREMIÈRE FOIS que j'entendis le mot Grisons, c'était à New York, de la bouche d'un sculpteur, il y a très longtemps. Le sculpteur s'appelait Not Vital, mais son nom ne voulait pas dire mortel, ni pas vital, ni superflu. Pas du tout. Là d'où il venait, Not est aussi fréquent que Jean, et Vital que Martin. Le sculpteur portait une chemise à carreaux et vivait à Broadway. Il me montra des sceptres, des pattes d'ours de bronze, des cerceaux que parcouraient des animaux sauvages. Il me dit que la grande ville ne lui faisait pas peur, qu'un enfant retrouve toujours son chemin s'il a passé ses premières années dans un tout petit village. Ce qui était exactement le contraire de ce que j'avais appris. Puis il me tendit la photographie, en noir et blanc, d'un chasseur costaud portant un chevreuil sur le dos. Mon père, dit le sculpteur. Il m'expliqua que là-bas les chasseurs ramènent le gibier comme un sac à dos, leurs mains agrippées aux pattes, de chaque côté, oui, comme aux courroies d'un sac.

Les Grisons, c'est de là que venait le sculpteur. Pas un pays, mais un canton suisse. Le tout petit village où il avait grandi s'appelait Sent.

Cinq ans passèrent avant que je puisse le découvrir. C'était loin, sans raccourci. De Paris ou de

Genève, c'était plus long que de monter dans un avion pour New York. Sept heures de train, de Genève en passant par Zurich. Pas moins en voiture. Et même en avion, avec l'attente et les correspondances. En train ou au billard, dis-toi bien que le coup oblique profite mieux que la ligne droite.

Sent. Prononcé comme le mot anglais *scent*, qui veut dire la trace du gibier. À l'extrémité est de la carte, à la frontière autrichienne, en tous petits caractères au-dessus de Scuol. Avec ses cent cinquante vallées et ses quatorze cols, les Grisons, le plus vaste des cantons suisses, n'abritent que vingt-trois habitants au kilomètre carré, alors que la moyenne nationale oscille autour de cent cinquante-cinq. Sous mon index, Pontresina, Maloja et Celestina faisaient de la musique avec leurs voyelles et les voyelles se changeaient en paysage la nuit, la nuit qui fait mieux voir les couleurs et les choses inconnues. Le chant patriotique 268, ainsi baptisé du numéro que porte ce pli de la carte topographique suisse, recense les noms autour du col du Julier pour les froter les uns contre les autres en composition topolyrique. Il commence par Albarella Chantarella et finit par Flix Fex Clüx. Je repérerai les lieux dont le nom n'avait qu'une seule syllabe : Lü dans le val Müstair, Juf, le village habité le plus haut perché d'Europe. À deux mille cent vingt-six mètres.

Mais je ne voyais pas Sent. Pas encore.

Je retardai la rencontre, réprimai cette excitation grandissante quand une chose importante va croiser votre chemin et risquer de vous combler ou

de vous décevoir à jamais, quand s'installe le silence autour de la fatalité, quand croît l'appréhension de l'un, de l'une qui va aimer l'autre, mais qui freine quand même, et qui tremble. Je retardai le moment, le moment juste où ce qui doit arriver arrive.

J'allai ailleurs, évitant encore de désigner le lieu de mon désir, pour le protéger, comme on peut montrer dans la vitrine le chalet qui fait de la musique, le chamois en peluche, quand on sait déjà que c'est le petit canif rouge qu'on veut, sinon rien. Au Disentserhof, un canapé trônait dans un ascenseur très lent et la salle de bains donnait envie d'y circuler à vélo. Je reçus un petit miroir pour observer les cent cinquante-trois caissons peints au plafond de l'église de Zillis, au XII<sup>e</sup> siècle, saturé de démons. Je reculai devant les gros livres rutilant de quadrichromies à la gloire du bobsleigh et des palaces forteresses de Saint-Moritz, où m'enchantait pourtant l'étrange coupole du musée Segantini. Et puis le lac, par sa couleur, d'un vert bouteille profond, aussi surnaturel que la menthe glaciale fondue qui coule dans le lit de l'Inn.

La Haute-Engadine, les quatre syllabes magiques de Sils-Maria, paralyse et attire. Si Garbo, Bing Crosby, Charlie Chaplin et avant eux Nietzsche, Kirchner et Rilke y ont trouvé le repos, assureraient les agences, vous y trouverez bien le vôtre.

Mais mon affaire, c'était la Bassa, la Basse-Engadine, perpendiculaire à la Haute, la Bassa pas si basse que ça puisque le fond de la vallée se trouve déjà à mille mètres.

In extremis, un passionné des Grisons me recommanda deux hauts lieux, la presqu'île de

Chastè où se trouve le monument de Nietzsche et le couvent de Müstair.

Je ne vis aucun de ces hauts lieux. Pas encore.

Je vis Sent, d'abord, car le moment était venu.

Ou plutôt je l'entendis bruire. Sans regarder, prise de ce léger étourdissement que provoque la certitude de reconnaître plus que de découvrir. Au sortir d'une voiture, à trois heures de l'après-midi, ce qui est une erreur puisqu'il faudrait approcher l'endroit de Scuol, à pied, du chemin qui vire et plonge en longues courbes qui révèlent et cachent le clocher effilé en crayon. Je me rends compte que je le dis sèchement aujourd'hui, comme un dépliant touristique, du moins de but en blanc, mais pourtant, la première fois, la sensation qui m'avait envahie alors que je marchais sur ce chemin était si mystérieuse, si familière aussi, qu'il me semblait que je risquais de la perdre s'il m'arrivait d'en parler à qui que ce soit et même si je me l'avouais à moi-même.

Quand je ferme les yeux et que je pense à Sent, maintenant, j'entends les sauterelles, des sauterelles énormes dont le grincement fabrique de la poussière. J'entends le bruit de l'eau retombant dans les fontaines, j'entends l'église qui pique chaque quart d'heure. Je sens l'odeur du foin emmené par la souffleuse dans la grange, et celle du sureau, partout, plus fortes l'une et l'autre quand vient le soir. Délicieuses.

Ce n'est que plus tard que j'ai découvert la couleur des sauterelles d'Engadine : vert pois.

C ADEAU de l'empereur de Saxe Henri I<sup>er</sup> au prêtre Hartpert de Ramosch, Vincus Sindes puis Sins compte trois cents maisons en 1572 pour mille habitants environ. Avec Scuol, ce sera le village le plus peuplé jusqu'en 1900, avant que les lieux de cure de Haute-Engadine ne le supplantent. Dernier relief du catholicisme évacué par la Réforme en 1576, la tour de Saint-Peder, encore miraculeusement debout, étincelle dans la lumière du soir. Les Autrichiens continuaient à y apporter leurs morts jusqu'en 1616, après dix heures de voyage et un col enneigé à passer. Poète et consul de Suisse à Livourne, mort en 1943, Peider Linsel tomba amoureux de la tour puis de l'héritière Corradini qui en assura la restauration.

Aujourd'hui, sept cents habitants dont quatre cents nés à Sent vivent dans deux cent soixante-quinze maisons. Toutes numérotées. Très précieuses, car régulièrement détruites par des incendies. En 1499 et en 1622 grillées par des sauvages autrichiens. Puis à nouveau en 1748, en 1823, en 1911 et en 1921. Si vite arrivé, d'autant que fenils et étables occupent ensemble le même bâtiment d'habitation.

Parmi ces deux cent soixante-quinze maisons réparties selon un plan théâtral qui les cache et les découvre au hasard de *plazzettas* et de traboules, voici

des merveilles: le Palazzo Corradini aux lions peints, les incroyables demeures à pignons hollandais, l'étrange moulin jaune aux sirènes enfoui dans un ravin et puis la *Chasa dals Spus* bâtie pour la splendide Madame Bardola, néanmoins soupçonnée d'en être, en 1823, sa propre pyromane. À mille quatre cent trente-trois mètres d'altitude, ces raffinements surprennent. À quoi, à qui attribuer la magnificence de ces façades en trompe-l'œil? Aux émigrés dont les économies ont longtemps servi à aménager et à embellir la maison familiale. Du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les Grisons s'exilent partout, surtout en Italie où ils excellent comme pâtisseries et cafetiers. Les dessins de leur poche à douille se retrouveraient-ils dans les entrelacs de fer forgé et les guirlandes des façades?

L'hirondelle, ou *randulina*, est le nom donné à ceux qui partent au loin, musiciens, ingénieurs, maçons, mercenaires, qui abandonnent soudain le champ de bataille pour répondre à l'appel impérieux de leur village, à la saison des foins, et succombent à une sorte de spleen des pâturages. Ne vous fiez pas à la légende: les Suisses bougent, et surtout ces Grisons. « Les Suisses, écrit Nicolas Bouvier dans son *Échappée belle*<sup>1</sup>, sont le peuple le plus nomade d'Europe. » La *randulina* est ce que le trèfle est à l'Irlande, et l'*increschantium*, ce qui croît à l'intérieur de soi et qui fait mal, ce que la *saudade* est au Portugal. En 1969, le constructeur de tunnels Jürg Pünter emmène sa femme, la poétesse Luisa Famos, au Honduras puis au Vénézuéla avant de revenir à Ramosch. Les Fränzli, des musiciens de Tschlin, parcourent le monde, assurent tournée sur tournée, pour se réjouir de regravir la rue en pente du

village, aux beaux chats fourrés. Les affiches les montrent de dos, leurs instruments en bandoulière, sur une route grise et rousse à la Fellini. Docteur en théologie et berger, l'écrivain Leo Tuor a besoin du fourmillement d'une grande ville, Jérusalem, pour continuer à vivre dans le plus isolé des hameaux, où sa femme, spécialiste en histoire de l'art, enseigne la fabrication du fromage. En 1999, Peder Benderer, un jeune pâtissier, part à pied de Sent jusqu'à Florence en Italie, vingt jours sur les traces de ses ancêtres, parcourant l'interminable plaine du Pô, puis de Bologne par la Via degli Dei à travers les Apennins. Simplement pour découvrir ce que cela veut dire, aujourd'hui, être pâtissier en Engadine. Pour se persuader que ce n'est pas seulement une question de recettes ni d'initiation par des collègues. D'ailleurs, même les *florentins*, ces biscuits plats onvés de chocolat aux fruits confits, ne viennent pas de Florence. Non. L'enjeu, alors? S'aiguiser les sens. Découvrir ce qui ne se laisse pas encore formuler par le chemin en soi, la lenteur du pas et l'attention au dehors, qui donne faim et remue les idées. Même le pied du David de Michel-Ange lui paraît, à l'arrivée, créé exprès pour lui. Il rêve de roues et ses biscuits en auront la forme. Du sucre glace saupoudré en soleil son pain de l'Engadine, dérivé du *pan forte* florentin, personnalisé avec des pépins de melons rouges et verts confits, taillé en carré, qui se conserve longtemps, idéal pour les excursions et les paquets expédiés de l'autre côté de la terre. Taillée en carré aussi, sa tourte aux noix, parce que son goût est rond. Il n'y a pas de hiérarchie entre la pierre colossale et la petite pâtisserie.

*dans un champ*

**M**AINTENANT, arrête-toi. Allonge-toi dans un des champs qui tendent leurs flancs au sud, entre Scuol et Sent. Le ciel est dur. Tout en bas coule la menthe de l'Inn. Deux mois, rien que deux mois, se concentre la belle saison. Ton poids couche ce que tu attendais, quand déjà sous tes paupières bougeait cette eau, à travers laquelle brillaient ces pierres. Les rivières sont des bêtes à sang vert. Les vaches se roulent dans les champs, comme des chiens. Des flammes d'air dansent au-dessus de chaque tige. Tu perçois le grincement que fait le glaçon descellé de son alvéole. Les nuages déplacent leurs tartanes. Il n'y a plus de ciel bleu, mais de l'air, du blanc, le blanc mousseux de ces petites plantes dodues, en forme de sacs à air, qu'on peut faire éclater, saisies entre le pouce et l'index d'une main, au revers de l'autre. Il y a des prairies à manger, avec de tout dedans, un grand garde-manger avec les chalets posés dessus comme des tartelettes, d'autant plus attirants qu'ils sont solitaires, loin des villages préoccupés qui font des provisions et referment leurs volets. Déjà tu pousses la barrière de la bergerie de Chauennas, puis tu ouvres la porte du réfrigérateur, là, confiant, surréaliste, près de la porte. Servez-vous. Tu sens le froid dans l'air vibrant, entends le petit bruit grinçant, frôles le poil de mercure du chat gris

qui essaie de s'y glisser. Voici le fouet à l'intérieur du pot de *lat da bes-cha*, du lait de brebis, les yaourts encapuchonnés dans leur verre d'ambre, la caisse de bois où déposer les pièces de monnaie. Tu avales le yaourt, complément exact du champ, lune soleil, où tu abandonnes ton poids. Ce n'est pas un champ vert. C'est aussi un animal, une masse, faite de milliers et de millions de bêtes, qui retiennent des racines d'esparcettes et des pieds de cirses bleus. Sous toi vibre un tapis de pixels. Tandis que le chat gris, avec des hésitations et des ruses de courtisane, se met à lécher l'intérieur du couvercle, tu bois le lait blanc et tu oublies.

Tu abandonnes ton poids et tu te sens comme un ange. Encore vivant, mais hors d'atteinte. Tes pas t'amènent à l'état auquel te donne droit un billet d'entrée aux thermes romano-irlandais, la spécialité de Scuol. Optionnelles, les deux stations d'étuve sèche et les deux stations de vapeur entrecoupées de douches qui taraudent, barattent, mollissent ton corps, l'extrémité de tes doigts brusquement réveillée lorsqu'il faut retourner le sablier pour comptabiliser la chute du seul élément sec et fixer le moment exact de la reddition au savon d'enfance, aux mains de femme, une locale qui ne ressemble en rien à celle de la réception trop sûre d'elle, et aux poils durs de la brosse. Tu flottes sur le dos avec le canon de Pachelbel dans les oreilles, dans le bassin empli d'eau minérale à tente-quatre degrés, les yeux face aux ampoules de couleur serties dans le plafond. Vous serez nu mais habillé. Une toge est un linceul. L'eau de la grotte est à dix-huit degrés. Trois minu-

tes. Cinq? Attention au sol de marbre. Les mules de caoutchouc ne font pas de bruit de succion. Vous serez mort sans être mort.

Et de toi s'empare brutalement l'envie de perturber les minuteriers, d'augmenter le temps de sudation, de fracasser le sablier, d'alimenter le brasier, de carboniser la serre chaude, d'anéantir ces peaux palpitantes, d'orchidées trop poussées, exténuées, de lis gras, de ces mûres de plaine trop mûres qui, en fondant dans la bouche, ont déjà le goût de confiture.

On te bassine avec la civilisation, le grand retour du minimalisme version zen, annoncé par l'intrépide reporter dépêché dans ces contrées reculées, sans exclure le colossal marmoréen, dont le plus bel exemple sont les thermes de Val, austères polyphonies de Monsieur Zumthor, connu du Minnesota à Paris, célébré du Colorado à Zurich, où s'immergent d'adipeux châssis qui espèrent en ressortir nimbés de grâce toscane.

Mais non. Non. C'est bien une question de contours dont il s'agit pourtant, mais d'autres contours, de netteté dans l'entaille, de scrutation patiente, de signes et de jeu de pistes, de la façon de se laisser atteindre, percer par une flèche plutôt que de se dissoudre dans un nuage de vapeur. Ou bien mieux : opter pour les deux.